

De la présence

Pierre Tricot¹

« C'est pourquoi il est urgent de revenir à la présence : parce qu'il est urgent de revenir à l'être, au réel, à ce que j'appellerais le présent du monde – au double sens du mot présent, qui désigne à la fois ce qui est actuel et ce qui est donné, la présence et le cadeau. Eh bien voilà : le plus beau cadeau, c'est la présence elle-même. » (Comte-Sponville, 2001, 20).

Pendant longtemps, les mots *présent* et *présence* n'ont rien évoqué chez moi de très précis, si ce n'est les appels associés à la vie de groupe, au lycée, à l'armée, etc. Et parallèlement, la notion même de présence demeurait fort vague : je n'en avais tout simplement pas conscience. C'est presque par hasard que j'ai découvert, ou plutôt expérimenté l'importance de la présence dans la pratique de l'ostéopathie, puis progressivement, par extension, dans la vie de tous les jours.

Dans *Disciples de Colomb*², je raconte comment cela s'est produit, notamment avec la technique de compression du quatrième ventricule. En effet, alors que Sutherland considérait cette technique comme essentielle – « *Quand vous ne savez pas quoi faire d'autre, compressez le quatrième ventricule.* » (Sutherland, 1990, 37) –, elle donnait pour moi, sans que je sache pourquoi, des résultats très incertains : parfois excellents, souvent mitigés, parfois nuls. Puis je finis par me rendre compte qu'en la pratiquant avec présence, elle donnait des résultats bien plus égaux et prévisibles, plus conformes aussi à ceux annoncés par ses descripteurs.

En revanche, si la conscience de la nécessité de la présence résolut l'essentiel de ma difficulté avec cette technique (et avec beaucoup d'autres !), elle en fit parallèlement poindre d'autres qui se révélèrent beaucoup plus coriaces à traiter.

La première vint de mes tentatives pour définir la présence. Comme tout concept apparemment banal, celui-ci recèle des richesses insoupçonnées, plus difficiles d'accès qu'il n'y paraît au premier abord. Parallèlement à cela, constatant la plus grande efficacité des techniques réalisées en état de présence, j'ai cherché à en améliorer la qualité. Dans cette quête, je n'ai trouvé de réponses intéressantes qu'après avoir compris – ou plus exactement modélisé – en quoi la présence du praticien agit sur le vivant du patient.

Qu'est-ce que la présence ?

Vous êtes-vous déjà posé la question ? Lorsque je le fis, je me trouvai plutôt stupide. Sans réponse. Appelé en renfort, le dictionnaire, ne proposait pas de définitions éclairantes. L'une d'elle, pourtant, apparemment sans grand intérêt, me permit de progresser : *fait de se trouver présent*. Ma première réaction fut de sourire devant la banalité de l'affirmation ; un truisme... Pourtant, cette définition soulevait une question supplémentaire à laquelle le dictionnaire ne proposait aucune réponse et qui me laissait perplexe : *qu'est-ce qui est présent ?*

Qui est là ?

Dans la vie courante, nous avons tous remarqué qu'une personne peut être présente physiquement parlant (son corps est effectivement là), alors que dans le même temps, nous sentons bien qu'une partie d'elle est absente. À l'extrême, qu'est-ce qui différencie un mort d'un vivant ? À l'évidence, il y a chez le vivant une présence qui n'existe pas chez

¹ Article paru dans la revue *Énergie Santé* N° 74 octobre 2007, pp. 88-111.

² Voir *Livre 1 d'Approche tissulaire*, pp. 19-22.

le mort. Une présence essentielle, agissante. La présence peut donc concerner la partie physique, le corps matériel, mais également une autre partie, moins saisissable, l'être, l'individu lui-même dont Thierry Tournebise, dit que « *c'est ce qui est nous et dont on distingue parfaitement la présence ou l'absence.* » (Tournebise, 1995, 43).

La question se ramène donc à **qui** est présent. Cela renvoie à l'être, la personne, l'individu, *Je*. La présence, ce n'est pas seulement celle d'un corps, c'est aussi et surtout celle d'un *Je*, l'individu, indispensable pour que le corps soit **vivant**.

Question d'être

À la même époque, en feuilletant de vieux bouquins dans un vide grenier, je tombai par hasard sur un *Livre de lecture et de morale* daté de 1938, s'adressant à des enfants des cours moyen et supérieur (CM1 & CM2 d'aujourd'hui) de l'enseignement *laïc*. Le premier chapitre du livre s'intitulait *Qui es-tu, « toi » ?* J'y lus l'affirmation suivante : « *Tu n'es aucune des choses, ni aucune des personnes qui t'entourent : tu es "toi". Toi, c'est-à-dire un corps visible qu'habite un être invisible : ton âme. Rien au monde n'est aussi précieux qu'une âme humaine. Apprends à connaître la tienne.* » (Malignas, 1938, 10).

Même si cela ne répond pas à la question « Qui est *Je* ? », cela évoque bien précisément l'existence d'une instance, d'une entité, d'une personne, d'un être, autre que le corps physique.

Lors de la clarification du concept de présence, l'étymologie de *présent*, donnée par *Le Robert* m'a interpellé : du latin *praesens, praesentis, de praesense* « être en avant ». Non seulement cette définition relie directement la présence à l'être, mais elle amène à affiner le concept et à comprendre qu'elle n'a guère de sens dans l'absolu, seulement dans le relatif : c'est-à-dire, à **qui** ou à **quoi** *Je* est-il présent ? Implicitement, une telle question évoque l'**attention**.

L'attention

Dans *Disciples de Colomb*³, je décris comment je découvris⁴ *par hasard* le concept d'attention : selon la région du corps du patient où je plaçais mon attention, je percevais des réponses différentes dans la structure contactée par mes mains.

Dans la chronologie de ma progression, cette prise de conscience est venue en premier, bien avant mes interrogations sur la présence. Cela peut sembler très banal à plus d'un et pourtant, me colleter avec ces éléments apparemment si simples me prit beaucoup de temps, mais m'a du même coup permis d'assurer une base stable pour progresser.

C'est ultérieurement que je me suis rendu compte que l'attention, c'est la présence de l'individu (ici, le praticien) dans un lieu particulier (ici, le corps du patient), ce qui a renforcé ma conviction quant à l'importance de la présence dans le travail du praticien.

La définition de l'attention devient alors simple : c'est l'orientation de la présence vers quelque chose ou vers quelqu'un. Aujourd'hui, nous disons que l'attention est la projection de *Je*, la conscience, qui se propulse, crée et occupe un espace au sein duquel il perçoit.

Par rapport à l'ostéopathie, je conçois la présence comme l'expression de la qualité d'être du praticien et son orientation vers le patient. Au lieu de laisser son attention « batifoler », le praticien présent est « bien à ce qu'il fait », attentif à l'être de son patient, à l'être de ses tissus et aux changements qui s'opèrent au cours de la séance.

Cela étant, la relation thérapeutique ostéopathique n'est qu'un cas particulier de relation humaine et ce qui se dit en ce moment sur notre travail s'applique à la vie en général. Ces prises de conscience m'ont donc permis d'améliorer ma qualité d'être en général.

³ Voir *Livre 1 d'Approche tissulaire*, p. 20.

⁴ Il convient de prendre ce terme dans son sens premier : découvrir signifie mettre en lumière quelque chose – ou prendre conscience d'une chose – qui était déjà là, mais qu'on ne discernait pas. Ne pas confondre avec *inventer*.

Améliorer la présence

Même si je ne possédais pas toutes les réponses aux questions que faisait naître ma quête, le simple fait de prendre conscience de ces concepts et de placer l'attention consciemment améliora immédiatement la qualité de ma présence et parallèlement, celle de ma palpation et surtout, des résultats auprès de mes patients. Mais, encore une fois, ce progrès souleva nombre d'autres interrogations, relatives notamment à ce que je percevais en procédant ainsi, très différent de ce qu'on me demandait de ressentir dans l'apprentissage de l'approche crânienne classique... La seule solution fonctionnelle par rapport à ce point fut d'accepter *mes* perceptions sans discuter et d'apprendre à travailler avec elles.

Cependant, la qualité de la présence/attention était encore bien incertaine, fluctuant du mieux au moins bien, sans que je sache, la plupart du temps, pourquoi. J'ai donc cherché à l'améliorer, ce qui m'a confronté à de nouvelles difficultés.

Que fait la présence ?

Toujours dans *Disciples de Colomb*⁵, je décris comment, en m'amusant avec un simple ballon de baudruche, j'ai découvert que je pouvais influencer sur ma propre impulsion rythmique tissulaire (pourtant considérée comme invariante). Puis, en progressant dans mes expérimentations, je m'aperçus que je pouvais induire dans mon système corporel des altérations mécaniques de la symphyse sphéno-basilaire (une torsion par exemple) et même accumuler les différents paramètres dysfonctionnels (stacking) de la symphyse avec une facilité déconcertante. Sur chacun des paramètres, il me suffisait de demander aux tissus d'aller successivement dans les deux directions, d'analyser le côté répondant le plus facilement, et d'encourager les tissus à y demeurer.

L'intention

Cela fut à la fois très réjouissant et très perturbateur, surtout lorsque je constatai que je pouvais aussi l'induire chez un patient ! Il suffisait pour cela que mon attention se place sur sa structure crânienne et que je lui envoie mentalement ma demande... Quelle audace vis à vis de mes enseignants qui m'avaient toujours demandé de ne rien induire ! Avais-je le droit d'agir ainsi ? Oui, j'en suis certain, à condition de le faire consciemment.

Le mot qui me vint spontanément pour nommer la qualité induisant ce phénomène fut *intention*. En évoquant l'attention, j'ai parlé de *projection* de l'être. Or parmi les définitions de *projeter* trouvées dans le dictionnaire, celle qui suit m'a interpellé : « *Envisager de, avoir l'intention de, préméditer de, songer à...* ». Aujourd'hui, nous définissons l'intention comme une *modulation* de l'attention : l'être se projette en véhiculant avec lui une information destinée à l'espace qu'il occupe en se projetant.

Une triade insécable...

Nous pouvons donc relier la présence à l'être, l'individu qui anime le système corporel. Elle en est une qualité fondamentale, elle témoigne de son existence dans le corps. De plus, il m'apparaît que ces trois éléments, présence, attention et intention sont inséparables, indissociables les uns des autres. Ils constituent trois sommets d'un triangle qui figurerait l'être. Certes on peut, si on le désire, tenter de privilégier l'un de ces sommets, mais les trois sont toujours présents, partie inhérente d'un être en fonctionnement.

Le vivant répond à l'intention

Puisque tout est parti d'elle, reprenons la compression du quatrième ventricule. J'ai déjà évoqué le dilemme qu'a fait naître en moi la découverte de l'importance de la présence.

⁵ Voir *Livre 1 d'Approche tissulaire*, pp. 20-21.

En effet, classiquement, l'action de cette technique s'explique en recourant à un luxe de justifications mécaniques, anatomiques et physiologiques. Mais, si ce sont vraiment ces raisons là qui la rendent efficace, comment, dès lors, expliquer qu'elle fonctionne de manière si différente selon la qualité de présence du praticien ? Soit les éléments anatomiques, physiologiques, mécaniques proposés sont véritablement ceux qui la rendent efficace, et alors la présence du praticien n'a rien à y voir, soit la présence du praticien est capitale, et alors les facteurs précités ne sont pas ceux (ou pas les seuls) qui la font réellement fonctionner, contrairement à ce qu'on nous a appris et à ce que nous croyons... De quoi être perturbé !

Face à ce dilemme, ma première réaction fut la révolte : pourquoi personne ne nous l'a jamais dit ? Je ne pouvais imaginer que ce fut volontaire. Il m'a donc fallu comprendre en premier comment et pourquoi la question de la présence n'était pas transmise (ou pas reçue...), puis me préoccuper de l'action même de la présence : si ce ne sont pas les justifications physiologiques, anatomiques, mécaniques (ou pas les seules) qui expliquent les modifications induites par l'état de présence, à quelles justifications pouvons-nous recourir pour expliquer ce qui se passe dans les tissus ?

Une transmission défectueuse

Le doute à ce propos ne s'est levé que très progressivement, notamment en lisant et traduisant les textes de nos aînés. J'ai finalement compris que leurs écrits *décrivaient ce qu'ils sentaient*, mais ne disaient jamais *comment ils faisaient* pour sentir ce qu'ils sentaient. Et s'ils ne le disaient pas, ce n'est sans doute pas parce qu'ils ne voulaient pas le dire, mais bien plus vraisemblablement parce qu'ils n'en avaient pas conscience, ou une conscience trop fruste pour en discerner l'importance.

Sutherland et les gens qui ont travaillé avec lui étaient probablement tellement immergés dans leur étude du sujet sur les plans anatomique, physiologique, mécanique, qu'ils ont pensé que là était l'essentiel. Ostéopathes, disciples de Still, ils étaient « enfermés » dans le concept typiquement ostéopathique de la relation structure/fonction. Leur attention était totalement impliquée à ce niveau (objectif) de l'étude et de l'observation. À cause même de leur implication, ils étaient particulièrement présents à ce qu'ils faisaient, à la structure du patient qu'ils traitaient. Mais ils n'en avaient pas particulièrement conscience.⁶ Ainsi, se sont-ils concentrés sur le *quoi faire* plutôt que sur le *comment faire* ou même sur le *qui fait*.

Alors, nous avons pris leurs descriptions et tenté de les projeter dans nos patients – à l'identique –, attendant que leurs tissus nous disent les mêmes choses que celles décrites par les précurseurs, alors qu'ils avaient peut-être tout autre chose à nous confier... Parfois, ils répondaient comme attendu mais parfois – pour moi souvent –, autrement.

Alors pourquoi ?

La constatation que les tissus de mes patients répondaient favorablement à ma présence, à mon attention et à mes injonctions m'a pendant très longtemps satisfait. Je sentais enfin avoir une certaine emprise sur mon acte de thérapeute ostéopathe et cela me suffisait. De plus, mon attention fut longtemps accaparée par la prise en charge, la codification et le raffinement de ce fabuleux outil. Comprendre *pourquoi* il fonctionnait ne me préoccupait pas. Mais bien entendu, la question finit par venir à la conscience, puis par s'imposer, réclamant impérieusement une réponse... Drôle de réponse : si le système corporel répond à la présence, à l'intention et aux injonctions du praticien, c'est qu'il doit y avoir de la conscience. Difficile à accepter. Trop en dehors de ma perception du

⁶ Nous pourrions certainement reprendre le même chemin, mais pour que cela fonctionne aussi bien, il faudrait que nous puissions atteindre un même degré d'implication et de connaissance anatomique, physiologique, mécanique que nos aînés...

réel. Et en même temps cela me faisait sourire : ainsi, moi aussi j'avais mon idée folle...⁷ Je cherchais donc à expliquer autrement, et ne trouvais rien de satisfaisant. De plus, l'expérience que j'en faisais journalièrement poussait vraiment dans ce sens et finit par avoir raison de ma réticence. J'en vins donc à accepter l'idée que si le corps répond à la conscience du praticien, c'est qu'il est lui-même conscient ou fait de consciences⁸. Accepter l'idée de la conscience corporelle était une chose. Accepter d'en parler en était une autre. Depuis la sortie de la traduction d'*Autobiographie*, je pouvais passer pour quelqu'un de sérieux, mais là... Et pourtant, cela me semblait finalement dans la lignée des propos mêmes de Still : « *Je trouve en l'homme un univers en miniature. Je trouve la matière, le mouvement et l'esprit.* » (Still, 1998, 306)⁹ Peut-il y avoir esprit sans conscience ?

Rollin Becker

La traduction de textes de Becker m'a particulièrement aidé : en lisant Becker, j'avais l'impression de lire, exprimée avec des mots différents, la description d'un relationnel entre praticien et patient très proche de celui que je vivais avec l'approche tissulaire. En 1998, je suis tombé sur cette affirmation que J.A. Duval¹⁰ prête à Rollin Becker : « *Toutes les cellules ont deux choses en commun : 1/ une philosophie, 2/ un but. En tant que philosophie, elles sont universelles : elles obéissent aux mêmes lois ; en tant que but, elles ont simplement une action spécifique (cellules du foie, du système nerveux, etc.). Et nous, en tant qu'ostéopathes, nous acceptons leur action spécifique, mais nous travaillons avec leur universalité.* » (Duval, 1998, 5).

Elle m'interpella et m'intrigua, notamment parce qu'elle parlait de philosophie cellulaire. N'y aurait-il pas un lien avec mon idée folle de conscience tissulaire ? Si oui, comment articuler, modéliser tout cela ? Les définitions du mot *philosophie*, données par les dictionnaires ne m'aidaient guère. J'en trouvais pourtant une à laquelle m'accrocher : « *Conception générale, vision du monde* ». Quelle pourrait bien être la vision du monde d'une cellule ? Autrement dit, quels principes fondamentaux, quelles motivations essentielles animent une cellule ? Ce ne pouvait être que simple, primaire¹¹. J'ai finalement retenu *vivre* ou *survivre*, dans le sens le plus simple et le plus évident de *continuer d'exister* ou encore, *préserver* son existence, son être. De plus, cela satisfaisait la notion d'universalité évoquée par Becker : exister, c'est *être*. Un concept vraiment universel...

La cellule, une conscience ?

Dans l'enchaînement des causes et des effets (cher aux ostéopathes), *être* se situe probablement au plus haut des échelons de la causalité. Mais que veut dire *être* ? Bien entendu, le dictionnaire nous en dit beaucoup de choses, mais rien sur l'essence, le mécanisme, l'acte *être*.

Être, exister, découle d'une décision : *Je suis*¹². *Je suis*, me définit *Je* comme *Moi* centre, **fulcrum**, par rapport à un environnement que *Je* considère comme extérieur à lui, différent de lui, défini ou considéré comme *non-Moi*. Ainsi, la décision *Je suis* crée la dualité. *Je suis* crée l'individuation et en même temps la **conscience**, celle d'être,

7 Idée folle : Voir *Textes fondateurs de l'ostéopathie dans le champ crânien* p. 40.

8 Pour une description plus complète du modèle, voir *Livre 1 d'approche tissulaire* pp. 69-80 et *Livre 2* pp. 35-56.

9 Voir le concept biogène dans la seconde édition de la traduction de *Philosophie de l'ostéopathie*, pp. 257-279.

10 Jacques-Andréva Duval, ostéopathe français qui travailla avec Rollin Becker et publia en 1976 un petit livre tentant d'expliquer les fondements de l'approche de Becker : *Introduction aux techniques ostéopathiques d'équilibre et d'échange réciproque*. Ce texte, remanié et réactualisé a été réédité en 2004 par les Éditions Sully.

11 Primaire au sens basique, élémentaire, et non pas dans un sens péjoratif.

12 Cela ne préjuge en rien de **qui** prend la décision. Cela se trouve plus haut encore dans l'enchaînement des causes et des effets, dans une région probablement inaccessible à la raison et que Spencer nomme *Inconnaissable*.

d'exister comme séparé d'un environnement considéré comme extérieur.¹³ Consciente, une cellule ? L'idée me paraissait toujours aussi folle ! Mais « *quand les bornes sont franchies, il n'y a plus de limites...* » (Pierre Dac). D'ailleurs, en cherchant des références, je constatais que certains auteurs, et non des moindres¹⁴ s'étaient déjà engagés dans cette voie. « *Ou bien nous pouvons dire, ainsi que le font quelques penseurs, que la matière n'est qu'un mode particulier de manifestation de l'esprit, et que l'esprit est par conséquent la cause véritable.* » (Spencer, 1885, 31). Plutôt que m'engager dans une croyance, je préférais créer un modèle ayant comme postulat de départ que le système corporel peut être fait de consciences, pour ensuite développer quelque chose de cohérent à partir de cette idée. Je cherchais à comprendre en examinant la structure du mot « conscience », constitué de deux racines latines : *co* de *cum* « avec » qui suggère l'association (comme dans coexistence, connaissance, etc.) et *sapere* « avoir du goût, de la saveur » et « connaître, comprendre, savoir », donnant l'idée de connaissance partagée.

Être conscient et en être conscient...

Il importe ici d'avoir bien présent à l'esprit que les consciences dont nous parlons sont *élémentaires*. Notre difficulté à imaginer la conscience cellulaire vient du fait que nous associons le concept de conscience à notre capacité à nous regarder être. Nous confondons être conscient avec notre capacité d'être conscient de notre conscience, un état particulièrement sophistiqué de la conscience, ne correspondant probablement pas à ce que vit une cellule. Être conscient de sa conscience est une capacité typique de l'homo sapiens, potentiellement capable de se regarder être et de réfléchir sur cet être. Ce concept-là de la conscience est une abstraction tellement habituelle pour nous que nous la considérons comme étant le critère même de la conscience et la projetons inconsciemment dans notre observation du vivant. Comme les espèces dites *inférieures* ne sont (apparemment...) pas douées de la même capacité d'abstraction, nous disons qu'elles ne sont pas conscientes. Elles n'ont simplement pas la même conscience que nous, ni la même capacité de communication (le langage). Il y a confusion de niveau d'abstraction. Selon notre modèle, être conscient, c'est exister, tout simplement ; ou exister, c'est être conscient. Les deux sont indissociables. Et vivre, c'est *expérimenter* l'être ou la conscience. Cela nous conduit à dire que tout être vivant du plus simple au plus complexe est conscient. De plus, il fera tout pour préserver sa conscience, c'est-à-dire son état d'être ou d'existence, son identité. Des mécanismes aussi complexes que l'immunité et l'homéostasie peuvent trouver là une justification « philosophique ».

La cellule, un convertisseur

Ce modèle me fit envisager la cellule comme une conscience dont l'espace est limité par une membrane et centré par un fulcrum. Le centre, fulcrum, *Je*, conscience, est immobile par rapport à une périphérie en mouvement.

Le mouvement naît de la nécessité pour la conscience (ici la cellule) de se *sentir* exister, d'expérimenter qu'elle existe. Cette sensation n'apparaît que dans le **changement** d'état, qui permet une comparaison. Ainsi naît un échange, une communication entre la conscience et son environnement. Le changement se manifeste tantôt par un efflux (expansion), tantôt par un influx (rétraction). L'alternance efflux/influx est imposée par la limite physique (la membrane) qui empêche l'expansion infinie, et par la nécessité de récupérer une partie de l'énergie dissipée. Ainsi naît une tension réciproque entre les forces expansives et les forces rétractives, en perpétuelle recherche d'équilibre. De plus, l'échange semble s'organiser de manière rythmique.

¹³ Pour plus de détails, voir le *Livre 2 d'approche tissulaire*, pp. 35-40.

¹⁴ Notamment Jean Charon, physicien de haut niveau qui a développé un modèle de l'univers fondé sur la conscience. Bien plus tard, j'ai eu connaissance des textes d'Alice Bailey qui, dès 1921 décrivait un tel modèle avec grande précision... (voir les ouvrages de ces auteurs en bibliographie).

La cellule peut alors se voir comme un *convertisseur* : elle convertit l'activité de la conscience qui est communication, en un mouvement alternatif d'expansion/rétraction. Un tissu vivant, un organe, un système, et enfin tout le système corporel expriment la résultante des influx-efflux de l'ensemble des cellules qui les constituent. Et ainsi, la qualité du mouvement d'une structure vivante nous renseigne sur sa qualité de communication, donc sur sa vitalité.

Espace/temps/énergie

Dans l'article *De la conscience à la matière*, j'ai tenté de modéliser comment une conscience ou un système de consciences crée et expérimente ses propres espace, temps et énergie (information en mouvement)¹⁵. En effet, par la décision '*Je suis*', *Je*, conscience, se crée (ou est créée) centre, *immobile* par rapport à une périphérie extérieure considérée comme *Non-Je*. *Je* crée et fait l'expérience de ce qui s'appelle *espace*, c'est-à-dire de la distance entre deux points, notamment lui et ce qu'il considère comme extérieur à lui, non-lui. Ainsi, chaque conscience ou système de consciences crée et expérimente *son propre espace*.

Mais en même temps que la conscience ou le système de consciences crée et expérimente l'espace, elle crée et expérimente le temps. En effet, en existant, la conscience vient de créer « quelque chose » un *événement*, disent les physiciens d'aujourd'hui (elle et ce qu'elle expérimente), qui existe dans un *maintenant*, différent d'un *avant* où cela n'existait pas. De plus, pour expérimenter qu'elle existe, elle doit sans cesse modifier l'état de différence entre elle et son environnement (ce qu'elle considère comme *Non-Je*). Elle le fait en échangeant avec lui, ce qui crée sans cesse de nouveaux *maintenants*, différents *d'avants*. L'expérience que fait la conscience de ces instants successifs constitue le temps. Il est fait de *cycles* ininterrompus d'échanges, créant autant d'états successifs, et semble couler, de manière irréversible et inexorable à partir du commencement, du premier '*Je suis*'. S'il semble couler inexorablement, c'est que la conscience le crée d'instant en instant sans même s'en rendre compte. Le temps est donc essentiellement l'*expérience* que fait la conscience d'états ou de cycles d'existence qui se succèdent.

En créant l'espace et le temps, la conscience crée une infinité de points « extérieurs » avec lesquels échanger pour expérimenter sa conscience. Elle crée donc la potentialité de l'énergie. Qu'échange-t-elle avec l'extérieur ? De l'information, définie dans le premier livre d'approche tissulaire comme « *concept qui se déplace* » (Brinette, 1992, 23). L'information n'est pas de nature matérielle, elle est *sens*¹⁶. Et le sens basique pour une conscience est contenu dans la dialectique *Je/Non-Je*. Souvenons-nous également que l'énergie se définit comme « *information en mouvement* » (Brinette, 1992, 23). L'échange de la conscience avec son extérieur *mobilise* donc de l'information, actualisant (ou créant) ainsi de l'énergie.

Dans notre modèle, espace, temps et énergie sont trois éléments *indissociables*, consécutifs et *inhérents* à la conscience. Ils constituent un *continuum*, fondement de nos univers et que les physiciens modernes connaissent et décrivent de mieux en mieux.

Le couple structure – fonction

J'ai, plus haut (p. 4), parlé d'« enfermement » dans le concept structure/fonction. Ce concept, est abondamment utilisé par les ostéopathes pour justifier leur action. Ils le résumant dans une phrase laconique attribuée à Still : « *la structure gouverne la fonction*. » Précisons que même si cette phrase résume assez justement un des concepts fondamentaux de l'ostéopathie – la relation de la structure et de la fonction –, on ne la trouve ainsi formulée dans aucun des écrits publiés de Still... Par ailleurs, ainsi énoncé,

¹⁵ Voir à ce sujet le *Livre 2 d'approche tissulaire*, pp. 35-56.

¹⁶ Sens, dans les deux sens du terme : signification (basiquement Je/Non-Je) et direction (basiquement, influx/efflux).

le concept devient ambigu, notamment à cause du mot *gouverne* dont le sens s'est considérablement altéré avec le temps. Cette ambiguïté a conduit plus d'un ostéopathe à accorder à la structure plus d'attention que nécessaire. Gouverner, nous dit *Larousse*, c'est diriger à l'aide d'un gouvernail. Or la fonction d'un gouvernail, c'est d'orienter vers une direction, pas de pousser. Autrement dit, la force, la puissance motrice vient du moteur, un système indépendant du gouvernail. Chez le vivant, la structure oriente la pulsion vitale, mais la puissance vient de la vie. C'est la vie donc, pour nous la conscience, que nous devons comprendre. Nous avons probablement affaire ici non pas à un diade (fonction/structure) mais à une triade (conscience/fonction/structure). La différence est importante, parce qu'en ne considérant que la diade (c'est-à-dire ce qui est **objectif**, ce qui se voit, ce qui est potentiellement mesurable) on néglige ce qui ne se voit pas, ce qui est **subjectif** (la conscience) et qui, pourtant se trouve à un niveau de causalité supérieur...

La rétention

La formulation du modèle de la conscience m'a fait imaginer la structure vivante comme prise dans un **dilemme** permanent : système relationnel par nature, elle est tiraillée entre la nécessité d'échanger avec l'extérieur pour conserver sa sensation d'exister, tout en devant impérativement maintenir une séparation pour préserver son identité, son être.

Lorsque l'identité ou la survie de la structure vivante (ici, une cellule) est menacée, elle tente de renforcer ce qui la sépare de l'extérieur en diminuant son échange, ce qui la conduit à retenir de l'énergie afin d'augmenter la tension de sa membrane. Cela crée du même coup densité et inertie. Lorsque ce phénomène devient chronique au sein d'une structure, nous l'appelons **rétention**¹⁷. Mais, ce que nous constatons objectivement (le retrait, la densité, l'inertie) est généré par un facteur que nous ne discernons pas, parce qu'il est subjectif : le refus ou la réticence à communiquer, à échanger. Et dans ce refus, c'est, selon notre modèle, la conscience du vivant qui est en cause.

Conséquences de la rétention

Sur le plan subjectif, celui de la conscience, une rétention se traduit par une augmentation de l'*individuation*, une diminution d'échange ou de communication avec l'environnement et une diminution de la *participation* à la vie du système. Échangeant moins avec l'organisme auquel elle appartient, la structure en rétention devient moins consciente d'exister et sort partiellement de la conscience de cet organisme qui *oublie* son existence (une zone de rétention est toujours ignorée et muette).

Une conséquence, importante par rapport à la présence, c'est que les consciences en rétention ne vivent pas dans l'espace/temps/énergie présents du système dont elles font partie. Elles vivent (au moins en partie) dans un espace/temps/énergie correspondant au moment où la rétention s'est produite et **figent** en partie le système dans cet espace, ce temps et cette énergie qui ne sont pas ceux de son présent, entravant d'autant son fonctionnement et sa capacité d'adaptation aux changements qu'il expérimente.

Sur le plan objectif, celui de l'univers physique, cela se traduit par une augmentation de la densité, de la tension et de l'inertie, avec des conséquences *mécaniques* (la zone rétractée attire à elle les tissus qui lui sont connectés, ce qui altère la mécanique profonde de tout le système, l'obligeant à créer des adaptations), *physiologiques* (la zone étant en hypocommunication assure moins bien la ou les fonctions qui lui sont dévolues, elle participe moins à la vie du système, obligeant l'organisme à mettre en place des fonctionnements compensateurs) et *circulatoires* (il y a ralentissement et stagnation des flux liquidiens induisant stases et accumulations de substances potentiellement toxiques).

¹⁷ Pour plus de détails concernant la rétention, voir *Livre 1 d'approche tissulaire* pp. 111-126 et *Livre 2* pp. 98-122.

Objectifs thérapeutiques

Dans notre modèle, le rôle du praticien consiste essentiellement à trouver et libérer les zones de rétention existant dans les consciences corporelles de son patient, avec l'idée que ces consciences corporelles existent à différents niveaux : biologique, neuro-psychique (mental) et spirituel.¹⁸

Dans l'approche tissulaire, le praticien reconnaît (et accepte) n'avoir quasiment aucun pouvoir sur la physiologie qui, par nature est déterminée et obéit à ses propres règles, pratiquement invariantes. Il agit sur une partie de la pathologie qu'il perçoit comme rétention. En libérant les rétentions au sein du système corporel, il permet à ce qui est primaire et universel (la conscience) de s'exprimer plus normalement, avec comme conséquence première que ce qui est spécifique s'accomplit comme il le doit, automatiquement : « *Find it, treat it and leave it alone* »¹⁹.

Améliorer la présence

Voilà une longue, très longue quête, jamais terminée. La présence n'est pas quelque chose de linéaire, mais de fluctuant, parfois dans de très courts laps de temps. De plus, avec la présence, il convient d'accepter que rien ne soit jamais acquis. Le sommet d'un jour est souvent suivi de gouffres inexplicables.

Je discerne aujourd'hui trois orientations principales permettant d'améliorer la présence : la première, la plus simple à mettre en œuvre, que j'appellerai voie hygiéniste, et deux autres indissociables l'une de l'autre, celle de l'entraînement et celle de la thérapie.

La voie hygiéniste

Elle repose sur des propositions simples, souvent évidentes, reliées au bon sens, dans le but de créer et de maintenir les conditions personnelles et environnementales indispensables à l'épanouissement de la présence. Bien qu'étant la plus simple, la plus facilement accessible et sans doute la plus logique, je constate que c'est une voie très approximativement suivie par les ostéopathes.

Conditions extérieures : un local clair, propre, rangé, calme et aéré, dans lequel praticien et patient se sentent bien, un téléphone *dompté* (répondeur ou secrétariat extérieur), pas de dérangement extérieur... Ces mesures simples fournissent le support matériel indispensable à l'épanouissement de la présence.

Une hygiène de vie du praticien fournissant nutrition adaptée, exercice physique, repos suffisant, évitant excès, carences et toxiques semble également indispensable. Il ne s'agit pas de devenir un ascète, mais d'être éveillé à ce qui réussit et à ce qui ne réussit pas, et de le respecter...

Apprendre à faire les choses en conscience, c'est-à-dire en évitant les automatismes. Apprendre à être *dans* ce qu'on fait, même pour les actes les plus anodins, aide aussi à l'amélioration de la présence et en même temps, cette amélioration nous rend plus présent à l'ordinaire... Cela devient, à force de répétition, une seconde nature.

À ces mesures simples, viennent s'ajouter celles qui concernent le praticien. Puisque la présence est la qualité de base d'un être, améliorer la présence, c'est améliorer l'être. Vaste programme... Mais on peut aussi dire qu'améliorer l'être, c'est améliorer la présence. Deux voies donc, celle de l'amélioration de la présence, celle de l'amélioration de l'être, indissociables, avers et envers d'une même médaille.

¹⁸ Pour le détail concernant ces trois niveaux de consciences/matières, voir *Livre 2 d'approche tissulaire*, pp. 35-56.

¹⁹ Comme « *La structure gouverne la fonction* » la phrase « *Find it, fix it and leave it alone* » (trouvez, traitez et laissez faire), est souvent utilisée pour justifier l'attitude de l'ostéopathe. Je ne l'ai trouvée telle dans aucun écrit de Still. Elle est notamment utilisée dans un article de H.V. Hoover : *An extensionally oriented method for teaching osteopathic medicine* dans le Yearbook de l'AAO 1965, p. 64.

L'entraînement

Le meilleur entraînement est celui que nous assurons journalièrement grâce à ce que nous vivons avec les patients. Mais, un peu d'entraînement « hors contexte », peut être nécessaire, sinon indispensable. Toutes sortes de chemins sont possibles et il ne faut pas hésiter à les essayer. Personnellement, je continue d'utiliser le ballon, instrument particulièrement simple et peu coûteux, mais qui permet (par feedback) de prendre conscience de la qualité de vie tissulaire du praticien et donc de sa présence²⁰. Dans les entraînements, je propose un système en deux étapes, la première consistant à contacter la partie la plus matérielle de l'agrégat corporel par ce que nous appelons *enracinement*, la seconde consistant à prendre contact avec les parties plus subtiles de l'agrégat en allant dans ce que nous appelons *lâcher-prise*.

L'enracinement : Confortablement installé sur une chaise, un ballon entre les mains, prendre le temps de percevoir l'impulsion rythmique tissulaire, (la cellule convertit la communication en mouvement...) puis, se laisser aller dans la pesanteur ou, autrement formulé, accepter qu'une force de pesanteur nous aspire vers le bas (ne pas se forcer à aller dans la pesanteur, se laisser aspirer par la pesanteur) jusqu'à un moment où il devient possible (presque agréable) de vivre dans cet état, ce qui est renvoyé par le ballon, donnant un mouvement lent et ample, et par un ressenti corporel plutôt agréable.

On peut aller beaucoup plus loin dans cette pratique et tenter de se mettre en relation avec les consciences corporelles matérielles, les consciences (matières) « physiques ». Il s'agit de prendre contact, par « couches » successives, avec les « matières » corporelles, de les reconnaître comme consciences, de les remercier pour le service qu'elles rendent (forme matérielle et fonctionnement du corps).

Verbalisation : une fois enraciné, s'adresser mentalement aux consciences matérielles. « *Je m'adresse aux micro-particules constituant mon système corporel et qui l'aident à fonctionner, merci pour l'aide.* » L'envoi de cette information aux consciences corporelles provoque des réactions perçues sous forme de mouvements, changements dans le ballon et dans le système corporel.

Recommencer de manière *itérative*, tant que le flux d'information « *Je m'adresse à... Merci pour l'aide* » provoque des réactions dans les consciences corporelles auxquelles on s'adresse.

Puis, changer de niveau d'organisation et de complexité. Les différents niveaux peuvent être (mais c'est purement indicatif, pour aider) :

- Électrons, protons, neutrons, particules subatomiques
- Atomes, cristaux,
- Molécules simples, molécules complexes
- Substances chimiques complexes, hormones, liquides (eau, sang, lymph, humeurs), etc.
- Cellules libres
- Cellules agrégées, tissus,
- Organes
- Systèmes
- Le système corporel comme une unité.

A chaque niveau, contacter les consciences en envoyant l'information : « *Je m'adresse à... Merci pour l'aide* » jusqu'à retour au neutre, still-point, expansion dans le ballon. Lorsque l'envoi de l'information ne provoque plus de réaction, monter d'un niveau dans le cône²¹. S'effectuant par niveaux d'organisation successifs ou couche par couche, ce

²⁰ Il s'agit d'un simple ballon de baudruche, qui tenu entre les mains, renvoie une sensation de gonflement/rétraction alternatifs que nous appelons impulsion rythmique tissulaire. Cette expérience illustre l'idée de la cellule convertisseur : elle convertit la communication l'échange (non matériels) en mouvement (manifestation perceptible). Pour plus de détails, voir *Livre 1 d'approche tissulaire* pp. 58-62 et *Livre 2* pp. 127 et suivantes).

²¹ Référence à un modèle d'organisation et de hiérarchisation du vivant commençant par l'unique et se développant dans le multiple, d'où l'image du cône. Le modèle est développé dans le *Livre 1 d'approche tissulaire*, pp. 35-39.

centrage présente une composante *horizontale*. Mais la progression vers des organisations de plus en plus complexes, unitaires et englobantes, finissant par le corps dans son entier, lui donne une direction *verticale*.

Phénomène final : Une fois remonté dans le cône, et s'adressant à l'ensemble du système corporel, plus de réactions corporelles ni dans le ballon à l'envoi de l'information « *Je m'adresse à...* », sensation de grand bien-être corporel, expansion tranquille, ample et lente dans le ballon.

Une autre possibilité encore reliée au concept d'enracinement, c'est de bien prendre conscience que par l'enracinement, l'arbre prend dans la terre les substances qui lui sont nécessaires pour vivre. Il y a donc non seulement un flux descendant (de moi vers la terre), mais également un flux montant (de la terre vers moi) et ce flux est également synonyme de vie...

Le lâcher prise : poursuivre en laissant la partie de notre être qui est légère s'élever vers d'autres consciences, plus subtiles. Cela peut comprendre nos relations personnelles, familiales, sociales, professionnelles, etc. Lors d'un travail en groupe, ce centrage peut inclure les différents membres du groupe. Nous pouvons également évoquer les consciences dont nous avons reçu des informations essentielles et utiles à notre vie (par relation directe, ou lecture, etc.) Avec chaque niveau de relation, procéder de manière itérative, jusqu'au moment où l'évocation et l'envoi d'information (« *Merci pour l'aide* ») ne donne plus de changement dans le ballon ni dans le ressenti corporel, associé à une sensation de bien être corporel. S'adressant à des « couches relationnelles » successives, ce centrage pourrait, lui aussi être qualifié d'*horizontal*.

Il est également possible d'imaginer des liens avec d'autres consciences que nous ne percevons pas habituellement directement, d'imaginer « le jeu de la création » comme fait de consciences organisées les unes par rapport aux autres comme des poupées russes, et peut-être centrées sur une Conscience que nous appellerions Source... Il s'agit alors d'un centrage que nous qualifierons de *vertical*.

Il est plus difficile de donner des repères dans ce lâcher prise, parce que les descriptions sont nettement moins précises et que les référentiels peuvent varier considérablement d'un individu à l'autre.

Centrage : puis chercher le point entre ces deux extrêmes où un grand confort d'être est ressenti, qui se manifeste dans le ballon par un grand mouvement d'expansion/rétraction, lent et ample et un ressenti corporel agréable.

Phénomène final : une fois remonté dans le cône, et trouvé le centrage que nous venons d'évoquer, sensation de grand bien-être corporel, expansion tranquille, ample et lente dans le ballon.

Obstacles essentiels : ce sont les pensées et les inconforts, qu'il faut laisser exister. Ils disparaîtront progressivement.

– Les pensées. Vous êtes-vous déjà posé la question : « Quand je pense, qui pense ? » La plupart du temps, je vis la pensée non pas comme un processus que je crée, mais comme un processus que je perçois. Ce qui me laisse penser (décidément...) que ce n'est pas moi qui pense. Je ne sais pas non plus dire qui pense. Je peux dire « ça pense. » Mais quelle que soit l'origine de la pensée, il s'agit d'un processus relié à la conscience et donc à la vie, et ces pensées qui me gênent et que j'ai tendance à ne pas vouloir accepter, n'auront de cesse de se faire entendre, pour se sentir exister. Ainsi, une des meilleures aides concernant les difficultés avec les pensées qui s'imposent, consiste à les accepter et à les laisser se manifester, meilleur moyen pour qu'elles cessent de nous importuner. Ce n'est pas miraculeux, mais cela marche mieux que de les refuser.

– Les inconforts. Selon notre théorie concernant les consciences corporelles et les rétentions, on peut imaginer que le fait de chercher à améliorer la présence a tendance à nous mettre en relation plus précise avec nos consciences corporelles. Mais dans ces consciences existent des zones qui sont en rétention et qui n'ont pas forcément le désir de communiquer. Elles manifestent cette réticence par de l'inconfort. Or, notre attitude

habituelle face à ces inconforts, c'est généralement, comme pour les pensées, de les rejeter. La meilleure solution consiste à les accepter, à les laisser s'amplifier. Et ils finissent généralement par disparaître. Et s'ils ne disparaissent pas, prenons cela comme le signe qu'il faut s'en occuper, ce qui rejoint la préoccupation qui va suivre selon laquelle un praticien doit être patient.

– Lâcher prise : concernant l'enracinement, contrairement à ce que pourrait laisser croire la description de l'enracinement, dans les deux cas, il s'agit de lâcher prise. Je le formule souvent en disant de *laisser descendre ce qui est pesant* (enracinement) et de *laisser s'élever ce qui est léger* (lâcher prise).

Remarque : Dans les deux sens d'entraînement sur la présence, nous partons du multiple pour aller vers l'unique...

La voie thérapeutique (un praticien doit être patient)

J'ai indiqué qu'une des conséquences (p. 8) de la rétention est de maintenir une partie de l'agrégat de consciences dans un espace/temps/énergie qui ne sont pas ceux que vit le système. Par conséquent un des meilleurs moyens pour améliorer notre présence consiste à nous occuper de nos propres rétentions, qui empêchent une partie de l'agrégat d'accéder à un présent plus complet. Ces rétentions existent à différents niveaux de consciences / matières (biologique, neuro-psychique et spirituelle)²². Deux moyens essentiels pour accomplir cela : l'auto-traitement et le recours à une aide extérieure.

L'auto-traitement est d'autant plus efficace que l'on est conscient de la conscience de nos différentes matières (je ne puis m'adresser à ce dont je ne suis pas conscient, donc séparé). Avec ou sans ballon, j'utilise la technique d'auto compression occipitale et les perceptions de l'être²³ que je combine avec l'accès aux différents niveaux de matières/consciences corporelles comme indiqué ci-dessus dans l'entraînement sur la présence. Les perceptions corporelles et les perceptions de l'être me permettent de localiser dans le système les zones en difficulté et de diriger mon attention/intention dessus, en recourant au besoin aux outils de dialogue tissulaire²⁴ afin de les remettre en communication. L'auto traitement permet d'atteindre et de remettre en communication/participation beaucoup de parties du système en mal-communication. Mais il n'est pas suffisant pour atteindre et surtout résoudre les difficultés les plus importantes.

Le recours à un praticien est donc parfois nécessaire. Je préconise bien évidemment le recours à une personne formée à l'approche tissulaire et maîtrisant bien sa philosophie et ses techniques, mais cela n'est pas du tout exclusif. Notamment, parce qu'il existe beaucoup d'autres voies permettant d'accéder aux zones de rétention, particulièrement celles qui se situent dans les consciences/matières plus subtiles. J'ai expérimenté pas mal de voies et ce qui m'a le plus aidé, ce sont les systèmes fondés sur la *régression consciente*, qui amènent la personne à retrouver des moments difficiles de son passé, à les ré-expérimenter, consciemment, guidé par le praticien, pour en évacuer la charge émotionnelle et douloureuse qu'ils contiennent. Je ne préconise aucune technique particulière. Il en existe aujourd'hui un grand nombre. Peu importe le nom. L'essentiel tient à la qualité de la présence, de la stabilité (le point d'appui qu'il offre à son patient) et du relationnel du praticien. Tout système qui permet de retrouver un mal-vécu passé et d'en éliminer la charge émotionnelle et la douleur permet d'avancer.

Pour conclure

Nous avons brièvement évoqué ce qui se passe lorsqu'une rétention se produit dans l'agrégat des consciences que représente, selon notre modèle, un individu vivant. Évo-

²² Voir *Livre 2 d'approche tissulaire*, pp. 41-52.

²³ Voir *Livre 2 d'approche tissulaire* pp. 151-157 et l'article *De la compression du bulbe à la compression occipitale* téléchargeable sur le site Internet : <http://perso.orange.fr/pierre.tricot/index.htm>.

²⁴ Voir *Livre 2 d'approche tissulaire* pp. 160-185.

quons ce qui se passe lorsque des rétentions se libèrent. Évidemment, ce sont des phénomènes inverses : remise en communication, détente, ouverture, allègement de la structure consciente. Un aspect me semble particulièrement important, c'est que la partie de l'agrégat qui était en rétention privilégiait son existence propre au détriment de sa participation à la vie du système auquel elle appartient. La libération produit l'effet inverse. Ainsi en améliorant la présence des parties de l'agrégat, celui-ci n'est plus seulement constitué de juxtapositions de consciences vivant ensemble de manière plus (la santé) ou moins (le mal-être, la maladie) harmonieuse. La qualité de l'ensemble du système s'améliore progressivement de sorte que progressivement, **le tout vaut plus que la somme des parties**.

Je compare cela à un *unisson* musical au cours duquel le son tend à devenir un. Mais ce son unique acquiert une puissance bien plus importante que l'ensemble des sons des instruments simplement juxtaposés. Lorsque la qualité de communication, donc de présence des consciences constituant l'agrégat corporel du praticien s'améliore, il tend vers cet état, ce qui, en premier améliore la qualité de la présence, mais aussi sa stabilité et du même coup sa puissance.²⁵

Plus loin encore...

Rapportons cela, si vous le voulez bien, à une manière d'envisager l'organisation des consciences, de toutes les consciences. Nous pouvons imaginer l'univers lui-même comme un agrégat de consciences organisées les unes par rapport aux autres, dans un système d'une incroyable complexité. Toutes ces consciences apparaissent, se vivent (se conçoivent) comme séparées les unes des autres. Mais ne pouvons-nous les imaginer comme issues d'une unique Conscience qui se serait séparée/multipliée donnant naissance à une infinité de consciences filles qui elles-mêmes se seraient séparées/multipliées, à l'infini, chaque conscience fille oubliant (ou ignorant) sa source... ? « *Il n'y a pas des milliards de milliards de milliards de consciences qui contemplant un univers ; il y a une seule conscience qui se multiplie pour jouer avec elle-même et se contempler des milliards de milliards de milliards de manières différentes. Je-nous suis cela. Quel bonheur ! Un et tout à la fois.* » (Zartarian, 1997, 117).

La qualité des présences des consciences dans l'agrégat conditionne probablement la santé et la maladie. Mais cela n'irait-il pas plus loin encore ? Je me demande si certaines expériences décrites sous le nom d'*illumination* ne décrivent pas justement la mise en syntonisation/synchronisation de toutes les consciences de l'agrégat, à un degré tel qu'un incroyable unisson se produit, avec les ressentis, indescriptibles, qui vont avec.

Je me demande si cet état n'est pas ce que tente d'évoquer Satprem, lorsqu'il parle de l'*Homme Nouveau*.

Nous ne proposons rien de moins qu'une révolution zoologique. Nous ne cherchons rien de moins qu'un levier ou un ressort caché, et pourtant inhérent, dans ce corps, qui nous ouvrirait les portes d'une Évolution Nouvelle comme il n'y en a jamais eu depuis les premiers unicellulaires d'il y a trois milliards d'années : Évolution II. (Satprem, 1992, 14-15).

Bibliographie

- Bailey, Alice, 1990. *La conscience de l'atome*. Lucis Trust, Genève, 96 p., ISBN : 2-88289-013-3.
Becker, Rollin, 1997. *Life in Motion*. Rudra Press, Portland, 374 p., ISBN : 0-915801-82-5.
Becker, Rollin, 2000. *The Stillness of Life*. Rudra Press, Portland, 274 p., ISBN : 0-9675851-1-2.
Brinette, Jean-Louis, 1992. *Etiomédecine*. S.E.E.F, Mulhouse, , ISBN : 2-9506698-0-8.
Charon, Jean-Édouard, 1977. *L'esprit cet inconnu*. Albin-Michel, Paris, 256 p., ISBN : 2-226-00510-2.
Charon, Jean-Édouard, 1983. *L'Être et le verbe*. Éditions du Rocher, Paris, 322 p., ISBN : 2-268-00237-3.
Charon, Jean-Édouard, 1998. *Et le divin dans tout ça*. Albin Michel, Paris, 160 p., ISBN : 2-226-09607-8.
Comte-Sponville, André. 2001. In *L'Art de vivre au présent*. Paris : Albin-Michel, coll. « Espaces

²⁵ La puissance peut se définir comme la capacité à conserver une position stable (un fulcrum) dans l'espace.

libres », 240 p., ISBN : 2-226-12138-2.

Duval, Jacques Andréva, 1998. *Interview de J. A. Duval*. Thinking, Brussels.

Duval, Jacques Andréva, 2004. *Techniques ostéopathiques d'équilibre et d'échanges réciproques*. Sully, Vannes, 134 p., ISBN : 2-911074-65-3.

Malignas, B., 1938. Livre de lecture et de morale. Larousse, Paris, 207 p., ISBN : - .

Satprem, 1992. *Evolution II*. Robert Laffont, Paris, , ISBN : 2-221-07482-3.

Spencer, Herbert, 1885. *Premiers Principes*. Félix Alkan, Paris.

Still, Andrew Taylor, 1998. *Autobiographie*. Sully, Vannes, 362 p., ISBN : 2-911074-08-04.

Still, Andrew Taylor, 2001. *Ostéopathie, recherche et pratique*. Sully, Vannes, 314 p., ISBN : 2-911074-29-7.

Still, Andrew Taylor, 2003. *Philosophie de l'ostéopathie*. Sully, Vannes, 320 p., ISBN : 2-911074-64-5.

Sutherland, William Garner, 1971-1998. *Contributions of Thought*. Rudra Press, Portland, 364 p., ISBN : 0-915801-74-4.

Sutherland, William Garner, 2002. *Enseignements dans la science de l'ostéopathie*. SCTF/Satas, Fort Worth, 312 p., ISBN : 1-930298-02-1.

Sutherland, William Garner, 2002. *Textes fondateurs de l'ostéopathie dans le champ crânien*. Sully, Vannes, 336 p., ISBN : 2-911074-42-4.

Tournebise, Thierry, 1995. *Se comprendre avec ou sans mots*. Dangles, Saint-Jean de Braye. 1995, 318 p., ISBN : 2-7033-0437-4.

Tricot, Pierre, 2002. *Approche tissulaire de l'ostéopathie - Livre 1*. Sully, Vannes, 320 p., ISBN : 2-911074-40-8.

Tricot, Pierre, 2005. *Approche tissulaire de l'ostéopathie - Livre 2*. Sully, Vannes, 280 p., ISBN : 2-911074-80-7.

Zartarian, Vahé, 1994. *Nos Pensées créent le monde*. Robert Laffont, Paris, 304 p., ISBN : 2-221-07802-0. Et sur Internet : <http://co-creation.net/weid/txt-weid/sommaire.htm>

Zartarian, Vahé, 1997. *Le Jeu de la création*. Éditions des Trois Monts, Auxerre, 202 p., ISBN : 2-909735-15-X. Et sur Internet : <http://co-creation.net/weid/jeu/jeu.htm>